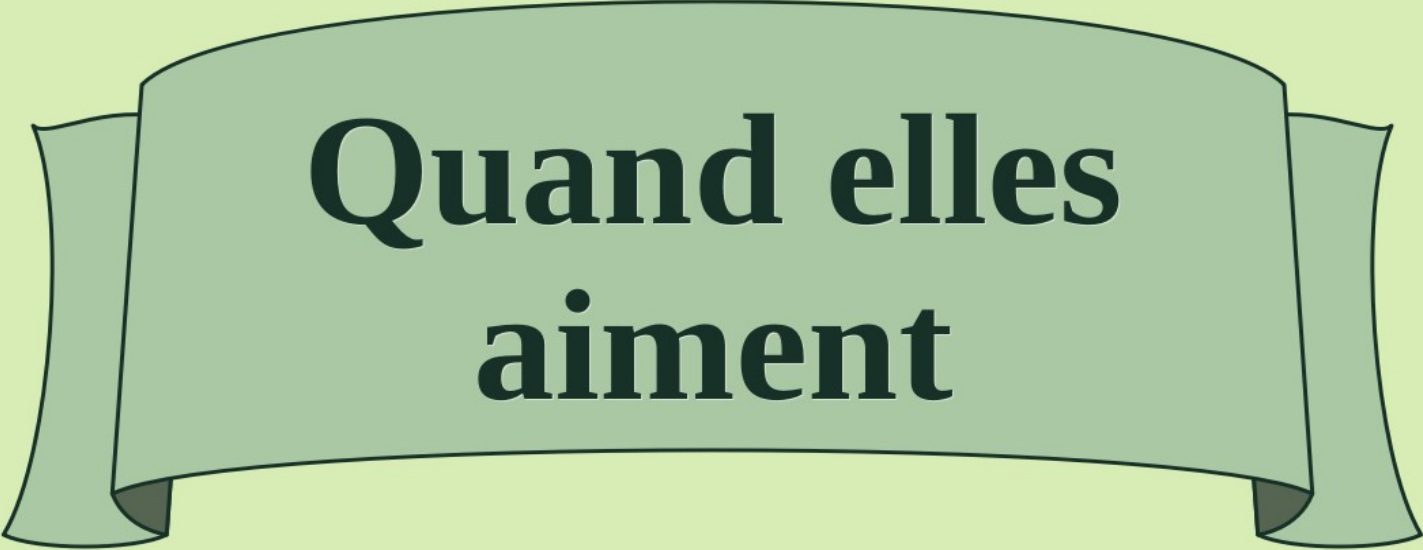




Quand elles aiment

Noré Brunel

Jean d'Yvelise

Quand elles aiment

Ferenczi, 1950.

Quand elles aiment

Roman dramatique

par JEAN D'YVELISE

I

LE PRINTEMPS DANS LE CŒUR

La salle d'audience du Palais de Justice se vidait lentement. Il y régnait encore cette effervescence, cette fièvre qui accompagnent les procès retentissant comme celui qui venait d'avoir lieu. La session d'assises était ouverte depuis trois jours, et cet après-midi, venait de se juger l'affaire troublante de ce courtier en bijoux, Crosnard, accusé d'avoir étranglé, pour la voler, une riche rentière.

La personnalité de la victime, les circonstances assez mystérieuses du drame, surtout la célébrité du défenseur, l'illustre M^e Henry Darcourt, avaient attiré au procès une affluence considérable. La cause semblait perdue d'avance, mais que ne pouvait-on attendre du génie du grand avocat ? M^e Henry Darcourt avait réussi à sauver la tête de son client. Sa plaidoirie enflammée, sa brillante éloquence avaient emporté la conviction du jury, et le peu sympathique accusé n'avait été condamné qu'au minimum de la peine.

En cet instant, le maître se trouvait aux prises, hors la salle d'audience, avec la foule de ses admirateurs, empressés à venir le féliciter.

Échappant non sans peine à ces trop gênantes manifestations, l'avocat put enfin se débarrasser de sa robe et de sa loque et se diriger sans être vu vers la sortie. Comme il s'apprêtait à descendre l'imposant escalier du vieil édifice, un jeune homme, une serviette sous le bras, l'accosta respectueusement :

— Ah ! C'est vous, Michel ! Vous rentrez avec moi ?

— Oui, maître, si vous n’y voyez pas d’inconvénient ?

— Aucun. La voiture est là... Nous avons d’ailleurs à travailler encore pour l’affaire de jeudi.

Ils descendirent sans parler les nombreuses marches. Ils eurent plaisir, au sortir de l’atmosphère surchauffée du Palais, à humer d’air frais de ce soir de novembre. La nuit était entièrement tombée, bien qu’il fût à peine cinq heures. Mille lumières étincelaient, se reflétaient dans l’eau glauque du fleuve. La flèche de la Sainte-Chapelle se détachait sur un ciel bas chargé de nuages. Sur le boulevard du Palais, de nombreuses automobiles en stationnement s’éloignaient une à une.

Les deux hommes montèrent dans une somptueuse limousine auprès de laquelle un chauffeur en tenue attendait. Alors, le jeune homme laissa déborder son enthousiasme :

— Oh ! Maître. Laissez-moi vous dire... Quel succès ! Jamais vous n’avez été si magnifique.

Le vieil avocat leva sur son jeune compagnon un regard ému. Si les louanges, les compliments exagérés de ses nombreux admirateurs le laissaient à l’ordinaire indifférent, ou même l’excédaient, il se sentait en revanche touché de la naïve mais sincère admiration de son jeune secrétaire, dont il appréciait par ailleurs la vive intelligence et les réelles qualités.

— Si j’ai réussi à sauver le mieux possible cette cause difficile, je n’oublie pas que c’est à vous en partie que je le dois, fit-il en serrant affectueusement la main du jeune homme. Vous avez montré dans l’étude de cette affaire une activité et une pénétration qui m’ont rendu le travail bien facile.

— Oh ! Maître...

— Si, mon petit. Vous savez déjà ce que je pense de vous. Continuez à travailler avec ardeur et méthode ; surtout, gardez la foi en notre belle profession et l’orgueil de ne devoir votre réussite qu’à votre talent et votre seul effort personnel, et je vous prédis que, dans quelques années, vous serez un grand avocat.

Le jeune homme rougit d'aise. Rien ne pouvait lui faire plus plaisir que cet éloge de l'illustre Maître. Ah ! si la prédiction pouvait se réaliser ! Mais il ne l'espérait guère. Après une plaidoirie comme celle qu'il venait d'entendre, auprès de cette merveilleuse éloquence qui savait faire vibrer l'âme des auditeurs, comme il se sentait peu de chose ! Que de chemin encore à parcourir ! Certes, il ne manquait pas de courage, et, par-dessus tout, il aimait sa profession. Mais il était ambitieux. Il voulait s'élever au-dessus de la moyenne. Avait-il le talent qui, d'un coup, vous hausse hors de la médiocrité ? Pourtant, il pouvait s'estimer heureux, car la chance déjà lui avait souri. Depuis deux mois, Robert Michel était le secrétaire de M^e Henry Darcourt. À vingt-cinq ans, après de brillantes études, il s'était fait inscrire au Barreau de Paris, mais cela ne suffirait pas à lui donner la clientèle, et il éprouva une terrible angoisse au moment d'affronter les débuts difficiles d'un jeune avocat sans relations et sans grande fortune. Tant de jeunes talents sombrent, faute d'une occasion pour les faire connaître ! C'est alors qu'il avait vu venir à lui un maître du barreau, qui avait d'ailleurs été son professeur et le tenait en grande estime. Michel accepta avec reconnaissance l'offre qui lui était faite par le grand avocat de devenir son secrétaire. Ainsi se familiariserait-il avec les rouages et les dessous du métier, et, en outre, il se ferait connaître et pourrait se lancer plus tard. La protection du Maître lui aplanirait alors bien des obstacles.

Un bel avenir s'ouvrait donc devant le jeune homme. Il pouvait espérer récolter un jour les fruits de son enfance studieuse et solitaire. Orphelin très jeune — il avait perdu son père quand il n'avait que neuf ans, sa mère l'année suivante — Robert Michel avait eu une adolescence sevrée de toute tendresse. Il ne lui restait guère qu'un vague tuteur, cousin éloigné, auquel avait été confié le soin de ses intérêts, et qu'il ne voyait que rarement. De son père, mort presque de désespoir à la suite de spéculations malheureuses dans son négoce de grains, Robert n'avait hérité qu'une maigre fortune. Cela suffit à faire les frais de son éducation dans un collège de province, puis ceux de ses études à Paris, lorsqu'il manifesta son intention de faire son droit. Cette tristesse de la vie d'étudiant pauvre, la chambre glaciale que l'on partage avec un camarade non mieux favorisé, les repas pris dans une gargote et, par-dessus tout, cette solitude morale qui continuait à peser sur sa vie, maintenant que son existence matérielle était assurée, comme cela avait assombri la jeunesse de Robert ! Car, au fond, il était un sensible, bien

qu'il affectât parfois la sécheresse de cœur, le cynisme aujourd'hui de mode dans la jeunesse moderne. Il était novice au point de vue sentimental. Certes, il avait déjà connu beaucoup de femmes, et de toutes les conditions. Au Quartier Latin, il avait fréquenté quelques-unes de ces grisettes qui égaient et animent la vie des étudiants. Des jeunes filles aussi suivaient les mêmes cours que lui, mais il n'eût pas eu l'idée de les courtiser, tant il était habitué à les considérer comme des camarades, à peine différentes des étudiants masculins. Aucune liaison durable n'avait jamais pu enchaîner son cœur. Il avait d'ailleurs une méfiance instinctive de la femme et affichait pour elle un mépris global. En dehors de quelques expériences personnelles, il avait été maintes fois appelé à profiter de celle des autres.

Peut-être Robert avait-il tort de généraliser. Mais chez les êtres jeunes les premières impressions s'ancrent profondément et sont ensuite plus difficilement déracinables. Aussi, malgré son désir ardent de découvrir une compagne qui pût partager sa vie et mettre un peu de soleil dans son existence de solitaire, Robert ne se décidait pas à en chercher une.

Le meilleur ami de Robert, quelques années plus tôt, avait été Gaston Pelletier, qu'il avait connu à la Faculté de droit, et avait préparé en même temps que lui la licence, puis le doctorat. Gaston se destinait à succéder à son père, notaire à Blaisne-sur-l'Aunay, petite ville de la Creuse. Depuis deux ans déjà, ses examens passés, Gaston était retourné dans son pays et travaillait comme clerc dans l'étude de son père. Robert avait regretté cet ami simple et sensé, au cœur loyal et bon, avec qui il avait eu de si bonnes discussions. Cependant, ils avaient déjà presque cessé complètement de s'écrire, pris chacun par leurs soucis et leurs occupations. Aussi Robert fut-il heureusement surpris de recevoir, un matin, une lettre sur laquelle il reconnut l'énergique écriture de son ami. Il fut encore plus étonné de la nouvelle qu'elle renfermait : Gaston annonçait ses fiançailles et priait son camarade d'être son garçon d'honneur, le jour du mariage, dans quelques semaines.

« Je compte sur toi, écrivait-il, après d'affectueux reproches au sujet de l'abandon de Robert. Ma joie ne serait pas complète si tu n'étais pas là. Mes parents et ma fiancée seront heureux de te connaître. Je leur ai tant parlé de toi. »

La perspective de ce qu'il qualifiait de « corvée » n'enchantait guère le jeune avocat. Mais pouvait-il refuser à son ami de l'assister en de telles circonstances ? D'autre part, Ce serait une occasion de revoir ce brave camarade. Qui sait ? ces noces villageoises sont parfois assez amusantes. Il accepta donc et, au jour fixé, débarqua dans le petit village de Nauroy, où habitait la fiancée de Gaston, fille du docteur de l'endroit. Son ami lui-même l'attendait à la gare. Ils furent très émus de se retrouver. Robert constata un changement chez Gaston ; le visage de celui-ci s'éclairait d'une lumière inhabituelle qui rendait beaux ses traits sans régularité.

— Est-ce cela le bonheur ? se demanda Robert avec un peu de mélancolie, en songeant qu'il ne connaîtrait peut-être jamais, lui, ce rayonnement de l'être aimé et qui aime, cette joie du cœur devinée en son ami.

Gaston lui fournissait quelques explications. Sa fiancée était une amie d'enfance en qui il avait retrouvé à son retour une belle jeune fille. C'était une enfant charmante et simple, avec qui il ne doutait pas être très heureux. Il allait sous peu succéder son père. Il n'envisageait rien autre que cette existence calme et modeste. Et Robert se demanda si son ami n'était pas dans le vrai, s'il n'avait pas choisi la meilleure part.

— Je pense que tu ne seras pas fâché que nous t'ayons donné pour cavalière une petite fille très simple — elle est la fille d'un paysan, d'ailleurs fort riche — mais très gentille et nullement vulgaire, tu verras. Par exemple cela te changera un peu de tes Parisiennes et de tes mondaines, ajouta Gaston en riant...

— Eh bien, tant mieux ! Je ne le regretterai pas, je te le jure !

Deux heures plus tard, Robert s'inclinait devant une jeune personne rougissante sous son blanc voile de mariée et qui, sinon jolie, paraissait charmante avec l'émotion qui faisait briller ses yeux.

— Je suis très heureuse de vous connaître, monsieur, Gaston dit tant de bien de vous.

— Maintenant je te présente M^{lle} Marie-Rose Magnin, une amie de Lucie, qui doit être ta cavalière, annonça Gaston en entraînant son camarade.

Robert, saisi et charmé, contempla un frais minois, presque enfantin, de beaux yeux bruns un peu effarouchés, ombragés de cils immenses, une petite bouche arrondie, rouge et fraîche comme la pulpe d'un beau fruit, un corps gracieux dans une jolie robe rose tendre.

— Eh bien, Myrose, ne faites pas cette figure... Mon ami n'est pas méchant, il ne mangera pas la petite fille, plaisanta Gaston.

Cette moquerie amicale eut pour effet d'augmenter la confusion de la fillette, dont les joues s'empourprèrent. La fiancée de Gaston s'en aperçut et eut pitié de son amie.

— Veux-tu venir m'aider à arranger mon voile, Myrose ? demanda-t-elle.

— Myrose, comme ce nom lui sied bien ! pensa Robert encore sous le charme. Peut-on rêver plus adorable petit Greuze ? Quelle fraîcheur ! Quelle pureté ! Je n'ai jamais rien rencontré de semblable à Paris !

Il éprouva une joie jamais ressentie lorsque, un peu plus tard, il eut sur son bras la main de la délicieuse enfant.

Durant le lunch, puis au cours de la journée, Robert s'efforça d'apprivoiser cette petite fille un peu sauvage mais exquise. Myrose se troublait, n'osait regarder en face son cavalier et encore moins lui répondre. Cependant Robert eut l'impression qu'il ne lui déplaisait pas. Quant à lui, il se trouvait de plus en plus sous le charme. Cette candeur, cette grâce naïve, cette joliesse sans apprêt, sans prétention, le changeaient tellement des artifices ou de la pose des femmes qu'il avait connues ! C'était comme une source claire qui soudain le rafraîchissait, et dans les beaux yeux innocents qui parfois se levaient timidement sur lui, il lui semblait lire comme une promesse de tendresse et de bonheur.

Ils ne se quittèrent pas de toute la soirée. Quand ils dansèrent ensemble, Robert crut emporter quelque petite fée légère et immatérielle. Les jolis cheveux frisés aériens lui caressaient la joue... Jamais il n'avait été si heureux.

— Eh bien, que dis-tu de ta petite cavalière ? demanda Gaston qui avait remarqué les assiduités de Robert auprès de Marie-Rose.

— Délicieuse, mon vieux, un petit trésor, un être exquis, la plus jolie petite fée qui se puisse rencontrer...

— Eh ! doucement, mon ami, ne t'emballe pas... Malgré toutes ses qualités, Marie-Rose n'est qu'une petite paysanne qui n'a reçu aucune instruction.

— Dommage, répondit Robert, une nuance de regret dans la voix.

Lorsqu'il dut faire ses adieux pour rentrer à Paris, il éprouva une soudaine tristesse. Déjà fini ! Pourtant, il ne réalisait pas encore bien ce qui se passait en lui. Il ne se dissimulait pas que cette journée n'aurait pas de lendemain, que cette petite fille dont la vue l'avait conquis, il ne la reverrait sans doute jamais. Mais la découverte du sentiment nouveau éclos en lui suffisait à chasser sa tristesse, l'inonder d'un bonheur jusque-là inconnu. Fermant les yeux pour prolonger l'illusion, il retrouvait la vision radieuse de la petite fée brune et rose, et c'est ainsi qu'il rentra à Paris, un nouveau printemps dans le cœur.

II

LA JOIE DE VIVRE

Lorsqu'il reprit son travail, Robert constata avec étonnement et inquiétude qu'il ne s'y livrait plus avec la même ardeur, la même application qu'auparavant. Il était constamment distrait. Une petite image charmante venait à chaque instant le visiter, le troubler, au milieu de ses graves occupations.

— Allons, suis-je bête, pensait-il. Vais-je me laisser émouvoir comme un collégien par les beaux yeux d'une petite fille que je connais à peine, à laquelle je n'ai pas le droit de songer ?

— Et pourquoi donc, après tout ? murmurait la voix de son désir.

— Parce que, répliquait sa raison, elle n'est qu'une fille de paysan, si charmante soit-elle, et qu'elle ne pourrait faire une femme pour loi. Transplantée à Paris, elle ne serait plus qu'une petite villageoise ignorante et sotte.

Et il s'efforça de chasser l'obsession sans pouvoir y parvenir. Il éprouvait cette souffrance et cet entêtement qui nous saisissent devant les rêves irréalisables et la folie même de sa passion ne faisait qu'en accroître l'intensité. Il ne put plus travailler, il perdit l'appétit et le sommeil. Il maigrit et changea de mine à un tel point que son patron ne tarda pas à s'en apercevoir :

— Qu'avez-vous, mon petit ? lui demanda-t-il. Êtes-vous malade ? Je vous trouve pâli, changé. Il faut vous reposer.

— Mais non, Maître, je vous assure.

— Allons ! Allons ! Je m’y connais. Des peines de cœur ? Il faut secouer ça !

Il plongeait dans les yeux du jeune homme un regard pénétrant, ce regard habitué à sonder les consciences :

— Il ne faut pas vous rendre malheureux pour une femme... Elles ne le méritent pas, croyez-en ma vieille expérience.

Mais Robert secoua la tête, sceptique. Qu’y pouvait-il si cette petite fille avec ses beaux yeux tendres et sa grâce exquise de sauvageonne lui avait pris le cœur ?

— Et puis après tout, se décida-t-il un jour, qu’importe qu’elle ne soit qu’une paysanne puisqu’elle est la plus délicieuse, la plus digne d’être aimée ? Je ne suis pas assez stupide pour me laisser arrêter par de méprisables préjugés, par un ridicule orgueil. Myrose est fine, je l’aime. Elle s’adaptera vite dans un monde différent de celui où elle a vécu. Elle est ignorante ? J’aurai la douce tâche d’orner son esprit, de cultiver son intelligence. Elle ne sera pas une poseuse comme tant de femmes trop instruites, elle ne prendra pas avec moi ce ton supérieur et méprisant qu’ont tant de femmes aujourd’hui, mais elle sera douce et docile et m’aimera mieux de tout ce qu’elle aura reçu de moi.

Qui fut surpris, ce fut Gaston Pelletier, lorsqu’il reçut un beau matin l’étonnante missive par laquelle Robert l’informait qu’il était devenu amoureux fou de la petite cavalière rencontrée à son mariage et qu’il avait l’intention d’en faire sa femme. Son ami le pria de tenter une démarche afin de savoir si sa demande aurait chance d’être agréée.

« Ne t’imagine pas que c’est une lubie, un feu de paille, écrivait Robert, J’ai bien réfléchi, Cette petite, malgré la différence de milieu et d’éducation est la seule que je puisse aimer, la seule qui me semble digne de devenir ma femme. »

— Ça, par exemple ! s’exclama Gaston.

Il s'empressa de répondre à son ami la lettre suivante :

« Je ne doute pas, mon cher Robert, que tu ne soies sincère, ni même que tu aies bien pesé ta décision. Mais j'ai peur cependant que tu ne te rendes pas bien compte de la réalité, ou que tu agisses sous l'empire d'un emballement un peu prompt. Marie-Rose, je te l'ai dit, si jolie, si fine même soit-elle, n'est que la fille d'un paysan, aisé je le veux bien. mais un paysan tout de même. Elle n'a eu aucune instruction. Dans la famille de ta femme, auprès d'elle-même, tu trouverais, si tu persistais dans ton dessein, une différence d'éducation, de manières qui, malgré toi, te choquerait, créerait entre vous une fissure. Tu es appelé à devenir quelqu'un. Ne proteste pas. Je connais ta valeur. Tu seras peut-être gêné pour ton avenir par cette enfant aimable mais ignorante, et, le premier emballement passé, tu regretteras ta folie. Elle-même souffrira peut-être de le sentir, et de se trouver transplantée dans un monde autre que celui où elle a été élevée. Crois-moi, ces unions sont toujours malheureuses. »

Mais Robert répondit que sa décision était bien prise, que son amour était le plus fort et qu'aucune considération mesquine n'avait à ses yeux une valeur suffisante pour empêcher ce qu'il pensait être son bonheur.

Devant cette volonté bien arrêtée, Gaston dut s'incliner. Il changea sa jeune femme d'interroger habilement Myrose pour savoir quels étaient ses sentiments. Avec d'ingénieux détours, Lucie parvint à faire avouer à son amie que son beau cavalier du mariage lui était apparu comme le prince charmant et qu'elle n'avait, depuis, cessé d'y rêver, tout en se répétant que c'était folie de sa part.

Assuré des sentiments de Marie-Rose, Gaston se rendit à la ferme du père Magnin pour y tenter une démarche au nom de son ami. Le fermier était un bonhomme jovial, sensé, qui adorait sa fille, sa seule famille. Il fut flatté de cette demande qui l'honorait, mais cette satisfaction d'amour-propre ne lui faisait pas oublier son bon sens de paysan. Il ne donnerait sa fille qu'à un homme ayant une position sûre et qui pourrait la rendre heureuse. Ce ne fut que sur l'affirmation de Gaston que Robert était un garçon sérieux et de valeur, appelé au plus bel avenir, et qui dès maintenant avait une position enviable, qu'il consentit à voir le jeune prétendant.

L'entrevue eut lieu huit jours plus tard. Robert ressentit bien un peu de gêne en présence de ce paysan aux manières communes, rougeaud et finaud. Mais Marie-Rose était là, plus jolie que jamais avec ses joues empourprées d'émotion et ses beaux yeux étincelants de joie.

— Bah ! pensa Robert. Ce n'est pas lui que j'épouse. Sitôt marié j'emmènerai ma femme et elle ne tardera pas à devenir la plus jolie des Parisiennes.

.

Jamais Robert n'avait éprouvé une émotion comparable à celle qu'il ressentait à la pensée d'avoir bientôt à lui, rien qu'à lui cette petite épousée liliale et candide, qui levait sur lui de grands yeux adorateurs où se lisait une surprise ravie. Car Myrose ne semblait pas croire encore à son bonheur. Elle restait encore si effarouchée, presque craintive, très intimidée par le jeune homme qui maintenant était son époux.

— À quoi pensez-vous, chérie ? lui demanda-t-il dans le train qui les emportait.

— Moi, à rien... Je suis heureuse, trop heureuse peut-être. J'ai un peu peur.

Il prit contre lui la jolie tête, caressa les cheveux soyeux.

— De quoi peux-tu avoir peur, mon amour ? Tout est beau, vois-tu, tout nous sourit maintenant... Je t'aime.

— Ne regretterez-vous pas un jour ? Je suis si peu de chose, une petite paysanne ignorante. Vous allez rougir de moi...

— Moi ! rougir de toi ! Tu es folle, Myrose. Je suis fier de toi, au contraire. Tu es la plus jolie, la plus mignonne, la plus adorable créature que j'ai jamais rencontrée, et la plus aimée aussi...

Et, en guise de confirmation, il prit dans ses bras sa petite épouse et mit sur ses lèvres un long, un passionné baiser...

III

L'ASCENSION SOLITAIRE

La prédiction d'Henry Darcourt s'était réalisée : en quatre ans, Robert Michel s'était révélé un maître de l'éloquence. Il avait quitté son emploi de secrétaire pour ouvrir lui-même un cabinet. Il avait d'ailleurs été aidé dans ses débuts par son ancien patron lui-même qui, surchargé de travail, lui avait procuré quelques causes. Robert s'en était tiré de telle manière que l'on commença à le connaître et à parler de lui.

Deux ou trois affaires plus retentissantes lui furent confiées et le mirent subitement en vedette. Il travaillait d'ailleurs avec acharnement, pressé de réussir. Il fallait que Marie-Rose, constamment, vînt l'arracher à son travail.

— Encore dans tes horribles dossiers, disait-elle en riant, et en l'entourant de ses bras frais pour essayer de l'entraîner.

Il attirait contre lui cette jolie tête chérie, l'embrassait avec passion, puis la repoussait doucement :

— Laisse-moi, Marie-Rose. Il faut que je travaille pour arriver. Tu verras, je deviendrai célèbre et tu seras une petite femme enviée et admirée...

Mais tout cela lui était bien égal à la petite Myrose. Elle était demeurée la petite villageoise modeste et sauvage et n'avait pas d'autre ambition que d'être aimée de Robert et de le rendre heureux. Elle était devenue plus jolie, plus femme, mais toujours aussi fraîche et candide. Avec Robert seul elle avait pris un peu d'assurance, bien qu'elle le considérât toujours comme un être supérieur, à cent coudées au-dessus d'elle. Ils goûtaient l'un par l'autre un bonheur que rien ne pouvait altérer, et Robert surtout savourait cette Joie

qui lut avait tant manqué jusqu'ici : la douceur d'une présence et d'une tendresse féminines.

Comme il se l'était promis, le jeune avocat songea à compléter l'instruction négligée de sa femme. Marie-Rose, comme beaucoup de filles de la campagne avait reçu une instruction primaire, mais elle n'aimait pas l'école, préférant courir dans les champs, et son père professait que l'instruction « ne sert de rien aux filles », estimant d'ailleurs que la sienne le mépriserait si elle était trop savante. Robert découvrit avec surprise que sa femme, si elle était ignorante de beaucoup de choses, connaissait tout ce qui intéressait la vie de la nature, possédait une âme de poète et une imagination délicieusement fraîche et pure. Elle savait voir, dans les humbles choses qui l'entouraient à la ferme paternelle, dans tout ce qu'elle avait observé, une vie mystérieuse et belle, connue d'elle seule ; elle en décrivait le charme avec une puérile et fervente éloquence et Robert eut scrupule de gâter cette richesse d'imagination en bourrant la cervelle de sa femme de choses qu'il ne lui plaisait pas de connaître. Qu'importait que Marie-Rose fît quelques encoches à la grammaire ou ignorât les dates de l'histoire puisqu'elle était charmante avec son instinct de sauvageonne et sa nature de poète. Telle qu'elle était, elle lui plaisait infiniment mieux que si elle avait été une intellectuelle au cœur sec. Pris par ses soucis, il oublia donc la tâche qu'il s'était proposée, et Marie-Rose resta délicieusement ignorante.

Pourtant leur amour n'en souffrit point jusqu'au jour où l'ambition de Robert, peu à peu, vint détruire leur bonheur. Le jeune avocat, pour se faire connaître, commença à se répandre dans le monde. Il reçut quelques invitations, chercha à se montrer dans les lieux où il pouvait rencontrer les gens utiles à le servir. Alors une inquiétude le saisit. Quelle figure Marie-Rose, d'éducation si différente, allait-elle faire au milieu de gens pour la plupart prétentieux et raffinés ? Certes, elle était très belle, plus belle que jamais, et on ne manquerait pas de l'admirer. Mais ne s'apercevrait-on pas de son ignorance, ne la trouverait-on pas un peu primitive ? Jusqu'à présent, ils étaient peu sortis et dans des milieux simples et accueillants où la jeune femme unanimement avait été trouvée charmante. Mais maintenant, ils étaient invités à des bals officiels, à des soirées, à des dîners de gala où figurait ce que le Tout-Paris comporte de plus raffiné, de plus « select ».

Robert tremblait que Marie-Rose n'y fût déplacée, que l'on n'y jugeât sévèrement la rusticité de ses manières et surtout Son manque d'instruction.

Cependant, la première fois que Marie-Rose parut à un dîner officiel très élégant, sa beauté simple et sans apprêt obtint un vif succès. On taxa sa réserve d'originalité — la pauvre petite, intimidée, n'osait ouvrir la bouche — et l'on vanta son charme et sa modestie. Robert, radieux, complimenta sa jeune épouse et lui témoigna son contentement par un renouveau de tendresse. Malheureusement, ce succès ne dura pas. Marie-Rose avait suscité des jalousies féminines ; ses rivales se mirent à l'étudier sans bienveillance et s'aperçurent vite des lacunes d'éducation et d'instruction de la petite paysanne. Elles saisirent cette arme avec joie et, dès lors, tendirent des pièges à la pauvre enfant, pour faire ensuite des gorges chaudes de ses bévues. Robert ne tarda pas à surprendre des réflexions moqueuses et désagréables concernant sa femme :

— Elle est jolie, disait-on, mais si sotte !

Plusieurs affronts de ce genre déterminèrent l'avocat à ne plus conduire, lorsqu'il n'y était pas absolument obligé, sa femme dans le monde. Elle n'en témoigna aucun regret, car elle s'y sentait trop mal à son aise, trop dépaysée, et lui préférait la ferme paternelle, où l'on était si libre, où personne ne vous regardait ainsi avec malveillance ! Mais, à partir de ce moment, Robert commença à lui en vouloir de cette déception et de cette humiliation. Il ne lui pardonna pas d'être un obstacle à son avenir au lieu de lui venir en aide comme tant de femmes de jeunes arrivistes. À présent, lorsqu'il se rendait dans un salon, Robert devait subir des questions gênantes au sujet de l'extraordinaire absence de sa femme. Si elle l'accompagnait, c'était pire encore. On épiait les moindres gestes de Marie-Rose, ce qui achevait de lui faire perdre contenance, et on s'exclamait sous cape des naïvetés de la « petite paysanne ».

La jeune femme, dont l'âme sensible ressentait profondément toutes ces blessures, souffrait surtout de se voir devenue un poids lourd pour celui qu'elle aimait. C'en était fini de leur tendresse passée. Maintenant, Robert lui parlait avec dureté, la regardait souvent sans bienveillance, presque avec haine. Seule la beauté de la jeune femme, l'attrait qu'elle exerçait encore sur ses sens la préservaient d'un complet abandon, mais combien de temps

cela durerait-il ? « Ah ! se disait-elle douloureusement, pourquoi m'a-t-il épousée ? Je n'étais pas la femme qu'il lui fallait. Je le gêne et, bientôt, il me détestera ! »

L'avocat rentra un jour chez lui très agité, un orage se reflétait dans ses yeux sombres :

— Ne t'ai-je pas dit, fit-il avec violence à Marie-Rose sans l'embrasser comme à l'ordinaire, de ne pas envoyer de lettre en dehors de ta famille sans me les montrer auparavant ? Tu as écrit à M^{me} de Mernac pour t'excuser de ne pouvoir aller à sa vente de charité et, dans une seule demi-page, tu as, paraît-il, fait cinq fautes d'orthographe ! C'est du joli ! On en fait des gorges chaudes. La femme d'un avocat ! C'est vraiment bien agréable pour moi.

Myrose, atterrée, considérait son mari :

— Je ne pensais pas !... Il fallait que je la prévienne tout de suite, tu n'étais pas là...

— Eh bien ! j'aurais préféré une impolitesse. Te rends-tu compte comme cette histoire me rend ridicule ? Cela t'est bien égal, Mais n'as-tu donc rien appris, sapristi ! Je ne parle pas de la distinction de manières, cette chose exquise que tu n'as pu connaître dans la ferme de ton père. Mais tu es par-dessus le marché ignorante comme une carpe, tu dis des énormités et tu n'es même pas capable d'écrire deux mots sans une faute d'orthographe...

De grosses larmes embuaient les yeux de la jeune femme, mais, loin d'attendrir Robert, cette vue ne fit que l'énervé.

— Bon ! Pleure maintenant. Si tu crois que cela arrangera les choses. Il vaudrait mieux faire en sorte que je ne sois plus exposé à ces affronts qui finiront par briser ma carrière... Ah ! J'ai eu une bonne idée de t'épouser. Si c'était à refaire !

— Écoute, Robert, dit Myrose s'efforçant de refouler ses larmes, si tu veux je te laisserai, je retournerai chez papa, je ne te causerai plus d'ennuis...

Il la regarda surpris, un peu honteux, mais se contenta de hausser les épaules. Elle continua sur un ton très triste, mais calme et sans se plaindre :

— Cela me fera du bien de retourner un peu chez moi. Tu diras que j'étais fatiguée, que le docteur m'a ordonné la campagne. Personne ne se doutera de rien... Et nous resterons amis, Robert. Mais tu pourras arriver au but que tu ambitionnes sans que je sois pour toi un obstacle.

Il n'osait répondre, de peur de s'avouer sa lâcheté. Il était si tenté d'accepter cette proposition et, pourtant, ce serait si indigne de sa part.

— Je ne veux pas me séparer de toi, Marie-Rose... dit-il faiblement.

— Mais ce ne sera que passager, Robert, et cela nous fera du bien à tous les deux...

— Il est vrai, dit-il en la regardant, que tu es pâle et amaigrie, ma petite Myrose. Cela te remettra sur pied de passer quelques jours chez toi...

— Oui, oui, répondit-elle en souriant courageusement pour cacher ses larmes, c'est pour moi... J'avais tant envie de quitter un peu Paris, de revoir Nauroy ! Je n'osais pas te le dire !

— Mais tu reviendras, n'est-ce pas ? Ce ne sera que pour quelque temps. Il ne faut pas m'en vouloir, vois-tu, si je suis parfois un peu dur avec toi, je t'aime bien pourtant.

Ainsi la séparation fut décidée. Robert, un peu gêné, et qui sentait confusément l'indignité de sa conduite, se montra très tendre ces derniers jours que Marie-Rose passa avec lui. Plus d'une fois il fut sur le point de la retenir, mais son ambition fut la plus forte. La perspective de pouvoir enfin voler à sa guise, délivré du boulet qui l'avait enchaîné, atténuait ses remords.

IV

L'ANIMATRICE

— Toi, Myrose ! Seule ? Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu ? Et pourquoi ton mari ne t'a-t-il pas accompagnée ?

— Rentrons, père. Je t'expliquerai, je suis fatiguée.

Le père Magnin hocha la tête, et, prenant la valise de sa fille, précéda celle-ci dans la vaste cuisine où avaient vécu tant de générations.

— Ah ! dit Marie-Rose en jetant un regard ému sur les lieux familiers et se laissant tomber sur un siège. On est bien chez soi !

Le fermier remarqua mieux la pâleur de sa fille, son air d'infinie tristesse. Il en fut bouleversé. Sous une rude écorce, il cachait un cœur sensible et adorait son unique enfant.

— Qu'as-tu, ma petite fille ? Es-tu malade ?

— Non, papa, un peu déprimée seulement. La maison me manquait. J'ai voulu revenir quelque temps, j'ai pensé te faire une bonne surprise. Robert était trop occupé pour pouvoir m'accompagner.

Il ne fut pas dupe de ces explications mensongères. Saisissant sa fille par le menton, il la contraignit à le regarder bien en face :

— Toi, mon enfant, tu n'es pas heureuse... Allons, dis-moi la vérité. Confie-toi à ton vieux papa.

Alors le chagrin contenu jusqu'ici déborda. Marie-Rose ne fut plus qu'une petite fille écrasée par une peine trop lourde, et, dans un récit entrecoupé de sanglots, elle laissa échapper la douloureuse confidence.

Le père Magnin manifesta une violente indignation :

— Ah c'est ainsi qu'il te traite, toi ma petite enfant si douce... Eh bien, cela ne se passera pas ainsi. Je vais aller le trouver, ce joli monsieur, qui nous méprise et qui fait souffrir ma Marie-Rose. Je lui dirai ce que je pense de lui !

— Papa ! Je t'en prie, calme-toi. Je n'ai rien à lui reprocher. Il a toujours été si bon pour moi, il m'aimait beaucoup. Mais il a été excédé des affronts qu'il a subis à cause de moi. J'entrave sa carrière. Je n'étais pas la femme qu'il lui aurait fallu. Ce n'est pas sa faute.

— Alors pourquoi t'a-t-il épousée ? C'est lui qui l'a voulu à tout prix. Moi j'aurais préféré te donner à un brave garçon de chez nous, un paysan comme nous. Et d'ailleurs où aurait-il pu trouver une petite fille aussi jolie, aussi douce, aussi fine que ma Marie-Rose ? Un ingrat ! Un ambitieux qui ne méritait pas son bonheur. Il aura de mes nouvelles !

Marie-Rose eut toutes les peines du monde à calmer son père et lui faire promettre de ne tenter aucune démarche, de ne se livrer à aucune tentative auprès de Robert.

— Tu briserais ma vie, père. Je l'aime, comprends-tu, et il m'aime toujours, j'en suis sûre, je l'ai senti lorsque nous nous sommes quittés. Un peu d'éloignement nous fera du bien à tous deux. Pendant ce temps il deviendra célèbre.

— Eh ! que m'importe qu'il soit célèbre, bougonna le fermier. Ce que je veux, c'est que ma petite fille soit heureuse.

— Je suis heureuse près de toi, père, je t'assure. Je n'aime pas Paris. Je ne suis bien qu'ici.

Elle disait vrai, et, cependant, une tristesse profonde assombrissait ses traits, alanguissait son charmant visage. Un changement profond, en ces quelques mois s'était produit en elle. Elle n'était plus la petite Myrose puérile et insouciante d'autrefois, elle ne goûtait plus dans cette vie de plein air, le même plaisir qu'autrefois. Sa pensée, à chaque instant, se reportait vers Paris et celui qui l'avait contrainte à partir. Que faisait-il ? Pensait-il un peu à elle ? Ne la regrettait-il pas ? N'éprouvait-il aucun remords de sa dureté ?

Par amour pour Robert et pour être enfin digne de lui à l'heure où il la rappellerait, elle se fit secrètement prêter des livres et donner des leçons par le curé du village. Avec une ardeur passionnée, elle qui autrefois n'aimait pas l'application intellectuelle se mit à étudier, à travailler et elle trouva une grande consolation dans cette tâche que l'amour lui rendait facile.

Pendant ce temps, à Paris, Robert, libre et léger, avait déjà presque oublié, dans la fièvre de son ambition, sa petite épouse exilée. Plus que jamais le désir d'arriver le tourmentait et il fréquentait assidument les lieux où l'on peut se faire des relations utiles. L'absence de Marie-Rose, après avoir au début suscité des commentaires ou des curiosités, passait maintenant inaperçue et l'on oubliait même que Robert était marié. Celui-ci commençait à se faire connaître comme avocat et l'on venait souvent le trouver pour les causes les plus délicates. Les femmes recherchaient ce jeune avocat de belle prestance, à la voix chaude et prenante, à la vibrante éloquence. Elles venaient nombreuses les jours où il plaidait. Mais ces succès ne le satisfaisaient pas encore. L'ambition est une maîtresse avide, chaque jour plus exigeante. Ce que visait maintenant Robert c'était la célébrité d'un Darcourt, le renom d'un de ces grands maîtres à l'apogée de leur carrière. Il ne se dissimulait pas que le talent n'est pas suffisant pour arriver à la réussite. Il y faut surtout l'intrigue et l'appui de gens haut placés. Cette aide, sans laquelle Robert eût peut-être piétiné longtemps encore, une femme devait la lui apporter.

Chantal Latour, l'actrice en renom, était à trente ans dans la pleine maturité de son talent et de sa beauté. On la connaissait aussi pour ses extravagances, ses prodigalités et ses aventures, Robert lui fut présenté à une réception. Il fut ébloui, autant par la beauté de la femme — une blonde presque rousse, au teint éclatant, aux yeux étranges de nuance changeante, tour à tour

prometteurs, pervers, doux ou dominateurs — que par la puissance qui émanait d'elle. Réellement elle resplendissait, les autres femmes disparaissaient à côté d'elle.

— Monsieur Michel, dit-elle à Robert avec son sourire le plus aimable, j'ai beaucoup entendu parler de vous. Je sais que vous êtes un de nos espoirs du Barreau.

— Oh ! Madame, vous êtes trop aimable. Puissiez-vous dire vrai ! Mais on vous a trompée.

— Je suis sûre du contraire, mais je me promets d'aller vous entendre.

Elle le retint auprès d'elle et durant toute la soirée il ne la quitta guère. Ils parlèrent longuement théâtre, littérature, philosophie... Robert était un brillant causeur, et Chantal, qui avait un vernis de tout et un esprit très ouvert, l'écoutait avec un plaisir non dissimulé. Quand ils se séparèrent elle lui fit promettre de venir la voir.

Il n'eut garde de manquer à cette invitation. Outre qu'elle était agréable et désirable, Chantal pourrait merveilleusement le servir. Elle connaissait les gens les plus influents, recevait une quantité d'artistes, de politiciens ou de gens d'affaires. Si elle acceptait de pousser Robert, son avenir à lui était assuré.

Il ne se trompait pas. Chantal avait été prise pour lui d'un caprice violent et ne tarda pas à devenir sa maîtresse.

Dès lors, l'avocat vécut dans le sillage de cette brillante femme et connut une vie de mondanités, de plaisirs et d'agitation.

Dans cette vie étourdissante, il avait lui aussi, presque oublié la douce créature reléguée là-bas dans son village lointain, et son existence agitée étouffait ses remords. À peine, de loin en loin lui envoyait-il un petit mot que l'abandonnée ouvrait avec une main tremblante d'émotion. Hélas ! Dans ces missives sèches et brèves, elle ne trouvait jamais rien de ce qu'elle attendait, quelque parole de regret ou de tendresse, un mot de rappel ou de

désir. Ainsi il se complaisait dans cette situation et n'y trouvait rien d'anormal.

Mais elle, la pauvre Marie-Rose, subissait depuis quelques mois un lent calvaire. Elle ne parvenait point à chasser le souvenir de l'ingrat et les trop radieux souvenirs de son bonheur passé se levaient en foule pour la faire souffrir et lui faire sentir plus amèrement son abandon. Cependant, à son père qui la pressait de divorcer, elle répondait que jamais elle n'y consentirait et qu'elle avait confiance dans l'avenir. Robert lui reviendrait un jour. Il l'avait aimée. Il était bon. Elle savait qu'il la rappellerait et elle ne vécut plus que dans cette attente...

Un jour parvint à son adresse une élégante enveloppe mauve, couverte d'une écriture inconnue. Myrose l'ouvrit en tremblant, saisie d'un pressentiment :

« Madame, lut-elle, vous êtes, je ne sais pourquoi, retirée dans votre village. Vous ignorez sans doute ce qui se passe à Paris. Je pense que vous me serez reconnaissante de vous prévenir. Profitant de votre absence, voire mari ne cesse de s'afficher avec une créature de rien, une actrice dont il a fait sa maîtresse. Cette femme, Chantal Latour, l'entraîne dans une vie de plaisirs et l'oblige aux plus folles dépenses. Cette liaison fait scandale, et chacun ici plaint votre abandon immérité et l'injure qui vous est faite.

« Une personne qui vous veut du bien. »

Marie-Rose demeura écrasée sous le coup. Robert ? Était-ce possible ? Elle ne l'aurait pas cru capable de cette trahison. Elle essaya de s'illusionner. Ce n'était qu'une lettre anonyme. Elle ne pouvait y ajouter aucun crédit. Mais, en dépit d'elle-même, le coup était porté. Elle se remémora l'indifférence de Robert, l'oubli où il la laissait depuis de si longs mois. Hélas ! Il n'était que trop vraisemblable qu'il l'avait oubliée, qu'une autre femme avait dû le séduire.

Elle résolut de ne rien dire à son père, Un divorce arrangerait-il les choses ?
Il valait mieux se résigner, oublier... Elle était de la race de ceux qui aiment
et souffrent sans se plaindre...

V

LE VOL INTERROMPU

Robert Michel considéra un moment rêveusement la carte de visite que sa secrétaire venait de lui remettre, et sur laquelle s'étalait ce nom :

HECTOR MALLARD

suivi de l'énoncé de nombreux titres.

— C'est bien ! Dites-lui que je vais m'occuper de lui.

Hector Mallard ! Nul n'ignorait ce nom retentissant, Mallard. Un roi de la finance, un gros brasseur d'affaires, à la tête, disait-on, de plusieurs dizaines de millions. Robert l'avait rencontré maintes fois au cours de réunions mondaines. Chantal le connaissait et le lui avait présenté. Or, on savait que Mallard était en voie de divorcer et cette nouvelle avait même fait à Paris, où l'on est friand de ces sortes de scandales, un bruit énorme. C'était M^{me} Mallard qui avait demandé le divorce. Pour quelle raison ? Personne n'eût pu le dire avec certitude. Les uns prétendaient que la jeune femme en avait simplement assez d'être trompée et délaissée par un homme que les affaires absorbaient trop en dehors de ses maîtresses. D'autres, qu'elle avait un amour secret et qu'elle désirait divorcer pour se remarier. Robert connaissait le nom de l'avocat qui la défendait, Almony, un maître très connu.

Que lui voulait donc Hector Mallard ? Avait-il l'intention de lui confier le soin de ses intérêts ?

Il se leva et passa dans l'antichambre. Un homme était là, de forte carrure, les traits énergiques et tourmentés, aux tempes, des cheveux déjà grisonnants.

— Maître, je suis heureux de vous voir, dit-il en tendant la main à l'avocat.

Robert le fit entrer, lui désigna un fauteuil, et attendit que l'autre lui indiquât le but de sa visite.

— Vous vous doutez certainement, maître, de ce qui m'amène. Vous n'ignorez pas le bruit qui court à Paris : ma femme demande le divorce. Aussi j'ai pensé à vous pour vous occuper de mes affaires. J'espère que vous ne refuserez pas ?

— Non, certes, et je vous remercie de la confiance dont vous m'honorez.

L'avocat se fit expliquer longuement les circonstances de la cause et se fit donner d'abondants détails.

— Ainsi, dit-il, soucieux, lorsque le financier eut achevé, vous n'avez rien de précis à reprocher à M^{me} Mallard, vous n'avez aucune preuve qu'elle vous ait trompé et vous ne pouvez relever dans sa conduite aucun de ces faits qui constituent « une injure grave » et de nature à faire prononcer le divorce au profit de l'époux qui en a souffert ?

— Non, pas précisément... Ma femme est très prudente et d'une étonnante dissimulation.

— C'est ennuyeux. Je doute que, dans ces conditions, vous obteniez gain de cause, étant donné que, par ailleurs, votre femme a des armes contre vous, des preuves de vos infidélités... Tout au plus pourra-t-on espérer que le divorce soit prononcé aux torts réciproques.

— Non, je ne le veux à aucun prix, dit avec énergie Hector Mallard. Comprenez-moi, maître. J'ai un fils, un enfant de dix ans que j'adore. Je ne veux pas qu'on me l'enlève, ni même qu'on me donne comme une aumône la permission de le voir de loin en loin.

— Mais sa mère souffrira aussi d'en être séparée, fit remarquer doucement le jeune avocat.

— Tant pis pour elle ! répliqua durement le financier. Elle n'avait qu'à rester tranquille. Aucun sacrifice ne me coûtera pour garder mon enfant. Quant à vous, maître, je vous promets trois millions d'honoraires si vous réussissez à gagner ma cause.

Trois millions ! Robert eut peine à dissimuler son éblouissement :

— Croyez que je ferai tout mon possible, monsieur, pour réussir, Mais cela me semble difficile. En tout cas, je vais étudier votre dossier.

— Merci, maître, et rappelez-vous que je suis prêt à tout pour que mon fils me soit laissé.

Lorsque Mallard fut sorti, Robert se prit à réfléchir. Trois millions ! Comme cette petite fortune serait tombée bien à propos en ce moment ! Chantal lui coûtait si cher ! Il ne l'entretenait pas, c'est entendu, elle avait un riche protecteur. Mais c'étaient, à chaque instant, des cadeaux coûteux, des sorties, des dépenses somptueuses, et les sommes même déjà importantes qu'il gagnait n'y pouvaient suffire. Ces trois millions l'auraient remis à flot.

Malheureusement, il ne pouvait guère y compter. La cause était mauvaise, Hector Mallard avait tout contre lui, ne possédait que peu de charges contre sa femme. Comment espérer que le divorce fût prononcé à son profit ?

L'avocat prit des renseignements sur M^{me} Mallard. C'était une femme mystérieuse dont on disait à la fois beaucoup de bien et beaucoup de mal. Elle passait pour avoir eu et avoir encore des aventures, et cependant elle était si habile que rien de probant n'avait jamais pu être relevé contre elle. Ceci donna à Robert l'idée de faire surveiller la jeune femme. Si elle avait une intrigue secrète, on arriverait bien à la découvrir, bien qu'évidemment elle devait être, en ce moment, plus prudente que jamais. Mais qui sait ? Le hasard permet bien des choses, et peut-être la trahirait-il.

L'avocat connaissait un homme d'affaires assez louche, nommé Durcart, qui s'occupait de filatures, recherches et autres spécialités du même ordre.

Il alla le trouver et lui indiqua ce qu'il attendait de lui :

— M. Maillard désire à tout prix obtenir une arme contre sa femme, qu'il soupçonne de le tromper. Il faut la surveiller étroitement, mais avec adresse, pour qu'elle ne se doute de rien. M. Mallard paiera largement votre réussite.

Or, l'homme auquel s'était ainsi adressé Michel, était un de ces êtres dépourvus de tout scrupule, auxquels tous des moyens sont bons quand il s'agit de palper une somme rondelette. Ayant constaté, au bout de quelques jours, que la filature « ne donnait rien », que rien de suspect ne pouvait être relevé dans la conduite de M^{me} Mallard, Durcart, pour gagner la somme promise, imagina toute une machination dont devait être victime l'innocente femme. Puisqu'il n'y avait pas d'adultère réel, il fallait créer un faux adultère et le faire constater. Ainsi, le tour serait joué, et personne ne croirait aux protestations de la victime.

Il était facile d'acheter un homme. Il se trouve toujours, à Paris, des individus prêts aux besognes les plus louches quand elles leur rapportent. Louer un appartement aussi était aisé. Le plus difficile serait d'y amener M^{me} Mallard, mais on trouverait bien un moyen pour l'y attirer.

Et, en effet, la machination réussit. L'endroit choisi était une jolie petite villa isolée, située dans la banlieue. Pour pouvoir y conduire malgré elle M^{me} Mallard, Durcart acheta la complicité de sa femme de chambre, qui lui fit absorber un narcotique. Ainsi, lourdement endormie, la femme du financier fut transportée en automobile, à la nuit, par un individu inconnu qui avait pénétré chez elle grâce à la complicité de la femme de chambre, jusqu'à la maison où l'attendait celui auquel était destiné le rôle de complice. Toujours endormie, elle fut déshabillée et couchée, et l'homme s'étendit auprès d'elle. L'effet du narcotique avait été calculé de manière à ce qu'elle s'éveillât quelques heures plus tard, et c'est à ce moment, alors que, mal réveillée, elle crut être l'objet de quelque extraordinaire cauchemar, que la porte s'ouvrit et que trois hommes pénétraient dans la pièce. L'un était Durcart, le second le commissaire de police accompagné d'un greffier.

Les formalités furent brèves :

— Madame Mallard, n'est-ce pas ? questionna le représentant de l'autorité en s'adressant à la pauvre femme bouleversée, et qui ne comprenait encore rien à ce qui lui arrivait.

— Oui, c'est moi. Que me voulez-vous ? Que signifie cette mise en scène ?

— Je suis le commissaire de police, madame. Je viens constater le flagrant délit. Vous reconnaissez que cet homme est votre amant ?

— Cet homme ?... Mon amant ? s'écria la pauvre femme... Mais je ne le connais pas ! Que signifie cette machination ? Je ne comprends rien à tout ceci !

Le commissaire eut un sourire sceptique. Cette femme jouait bien la comédie. Mais ses protestations étaient enfantines. Avant fait ses constatations, il se retira.

Ce ne fut que quelques heures plus tard que M^{me} Mallard réalisa ce qui lui était arrivé. Elle reconstitua l'odieuse machination créée pour la perdre, afin que le divorce fût prononcé contre elle. Était-ce son mari qui avait monté ce traquenard ? Elle ne l'en croyait pas capable, mais brusquement elle se souvint de l'homme auquel celui-ci avait confié ses intérêts ; elle savait que Mallard avait promis trois millions à l'avocat pour que le divorce fût prononcé contre elle. Nul doute que, sentant la cause perdue, ce ne fût lui qui avait préparé l'ignoble piège.

À la première heure, elle courut chez l'avocat, dans un état de grande surexcitation :

— C'est honteux ce que vous avez fait, lui cria-t-elle. Vous, Robert Michel, commettre cette lâcheté, cette infamie contre une faible femme !

Robert eut de la peine à comprendre de quoi il s'agissait. Il ignorait encore tout ce qui s'était passé. Quand il comprit de quoi M^{me} Mallard l'accusait, il manifesta toute son indignation :

— Comment, madame, me croire capable d'une pareille chose ? Mais je n'ai jamais trempé dans cette machination ! J'ignorais... J'avais seulement

donné ordre de vous surveiller.

— Allons donc ! Mon mari vous avait promis d'énormes honoraires. Vous n'avez pas su résister à l'appât du gain. Ce ne peut être que vous. Qui, hors mon mari — et je sais que ce n'est pas lui — aurait eu intérêt à me perdre ?

— Madame, dit Robert avec dignité, vous m'offensez gravement. Je vous excuse parce que vous êtes dans un état d'exaltation qui vous fait perdre toute mesure. Mais, je vous en prie, rentrez chez vous et essayez de retrouver votre calme. Vous comprendrez alors l'injustice de vos soupçons.

Il lui prit le bras pour essayer de la faire sortir. Mais, comprenant qu'il voulait l'éconduire, sa colère ne connut plus de bornes :

— Vous ne vous débarrasserez pas ainsi de moi. Je vais vous faire payer cher votre conduite infâme.

Avant qu'il ait pu se rendre compte de ce qui lui arrivait, elle avait sorti un flacon de sa poche et, le débouchant, en lança le contenu à la tête du jeune homme.

Robert ressentit une brûlure atroce au visage et aux yeux. Il jeta un cri de terreur :

— Du vitriol !

Tandis qu'à ses hurlements de douleur les employés et les voisins accouraient, la femme, hébétée maintenant, contemplait l'œuvre qu'elle venait d'accomplir.

*
**

Un homme gisait sur un lit, pâle, épuisé, le visage recouvert d'un pansement. C'était Robert Michel. Malgré la gravité de ses brûlures, il

avait pu en échapper, mais une douloureuse évidence s'imposait : il resterait à jamais aveugle et défigure !

Ses souffrances physiques et morales avaient été intolérables. Ah ! Que n'avait-il succombé ? Tout eût été préférable à la vie lamentable qui, maintenant, s'ouvrait devant lui. Sa carrière était brisée, sa vie d'homme finie, il ne serait plus qu'une triste épave. Et, pour comble d'amertume, tous l'avaient abandonné. À peine quelques amis étaient venus lui serrer la main et étaient demeurés dans une étrange réserve. Le croyait-on coupable de ce dont M^{me} Mallard l'avait accusé ? Ah ! Il saurait bien prouver ! Mais à quoi bon ? Cela ne changerait rien à son malheur.

Il avait attendu Chantal, étonné de ne pas la voir déjà auprès de lui. Mais elle lui avait simplement écrit un mot l'informant qu'elle s'absentait de Paris pendant quelques mois, qu'elle le plaignait de tout son cœur, mais qu'elle espérait bien qu'il l'oublierait. Ainsi donc, elle aussi l'abandonnait. Il comprit mieux la lâcheté des êtres, et un désespoir infini l'envahit.

Cependant, il ne se révolta pas. Songeant à sa folie passée, à son ambition démesurée, à sa dureté envers la pauvre Marie-Rose, il comprit qu'il avait mérité cette terrible épreuve. Il accepta son sort comme une juste punition de sa conduite, et ses remords devinrent plus douloureux. Du fond du cœur il adressa à l'exilée une ardente supplication. Ah ! Pourquoi l'avait-il chassée, la chère, la douce créature ? Hélas ! Elle ne reviendrait pas. Elle devait le mépriser et le haïr, et peut-être se réjouissait-elle de ce que le destin s'était chargé de la venger...

VI

L'ANGE GARDIEN

Et pourtant, elle était là. Les autres l'avaient fui, délaissé. Elle seule était venue.

— Myrose, gémit Robert, d'une voix où perçait la honte et la souffrance, Myrose, j'ai agi très mal envers toi. J'ai été si coupable ! Mais tu vois, je suis bien puni. Me pardonneras-tu ?

Le cœur serré de pitié, dévorée de douleur, elle contemplait ce pitoyable spectacle, et un cri de protestation s'éleva de ses lèvres :

— Robert ! Mon pauvre petit !... Mais je ne t'en ai jamais voulu. Je t'aime toujours autant, et te donnerais ma vie pour éloigner de toi ce calice.

— Tu es si bonne, Marie-Rose ! Je t'ai méconnue, j'ai été si lâche, si injuste ! Je te remercie d'être venue et de bien vouloir me pardonner... Je ne méritais pas cela, j'en éprouve un soulagement profond... Maintenant, tu peux repartir. Tu es jeune, belle, tu seras heureuse encore. Moi, ma vie est finie. Va, laisse-moi ! Abandonne-moi à mon destin...

— Oh ! Robert, t'abandonner ? Jamais ! J'ai trop souffert d'être séparée de toi. Maintenant que tu as besoin de moi, je ne te quitterai plus. Je t'emmènerai loin de ce Paris mauvais, dans mon beau pays, où tu trouveras le calme et le repos. Je te guérirai, tu verras. Je serai ton ange gardien. Et, à force de soins et de tendresse, je te redonnerai le bonheur.

Tant de générosité bouleversa le cœur du malheureux. Voilà donc comme elle se vengeait ! À l'injure elle répondait par le pardon, à l'abandon par le

sacrifice de sa jeunesse !

Il prit la petite main de cette enfant au cœur admirable et, comme un dévot, la porta à ses lèvres.

Et de lourdes larmes, mais qui n'avaient plus rien d'amer, larmes de tendresse, de repentir et de reconnaissance, lentement se mirent à couler de ses yeux éteints...